

054  
M 543

Canada

# LE MENEESTREL.

PARTIE LITTÉRAIRE.

Vol. I.

QUEBEC, 5 SEPTEMBRE, 1844.

No. 12.

**SOMMAIRE** :—**SOUVENIRS D'ENFANCE**, (Poésie); **LA FILLE DU BRIGAND**, (Esquisse de mœurs, Suite);

## Poesie.

### SOUVENIRS D'ENFANCE.

Aux temps des empereurs, quand les dieux adultères,  
 Impuissants à garder leur culte et leurs mystères,  
 Palissaient, se taisaient sur l'autel ébranlé,  
 Devant le Dieu nouveau dont on avait parlé;  
 En ces jours de ruine et d'immense anarchie,  
 Et d'espoir renaissant pour la terre affranchie,  
 Beaucoup d'esprits, honteux de croire et d'adorer,  
 Avides, inquiets, malades d'ignorer,  
 De tout lien, de tout rang, avec ou sans richesse,  
 S'en allaient par le monde et cherchaient la sagesse.  
 A pied ou sur des chars brillants d'ivoire et d'or,  
 Ou sur une trirème embarquant leur trésor,  
 Ils erraient; Antioche, Alexandrie, Athènes,  
 Tour à tour leur montraient ces lieux incertaines  
 Qui, dès qu'un œil humain s'y livre et les poursuit,  
 Toujours, sans l'éclairer, éblouissent sa nuit.  
 Platon les guide en vain dans ses cavernes sombres;  
 En vain de Pythagore ils consultent les nombres;  
 La science les fuit; ils courent au devant,  
 Esclaves de quiconque ou la donne ou la vend;  
 Du stoïcien menteur, du cynique en délire,  
 Dans leurs mains chaque fois le manteau se déchire.  
 Puis par instant, lassés de leurs secrets tourments,  
 Exhalant en soupirs leurs désenchantements;  
 Au bord d'une fontaine, au pied du sycamore,  
 Des jours entiers, assis, leur ennui les dévore;  
 Le dégoût les invite aux désirs malfaisants,  
 Et, pour dompter leur âme, ils soulèvent leurs sens;  
 Et bientôt les voilà, ces enfants du Portique,  
 Ces nobles orphelins de la sagesse antique,  
 Les voilà, ces amants du vrai, du bien, du beau,  
 Dormant dans la débauche ainsi qu'en un tombeau;  
 Les voilà sans couronne, épars sous des platanes,  
 Dans le vin, pêle-mêle, aux bras des courtisanes,  
 Rêvant après la vie un éternel sommeil;  
 Quelle honte demain en face du soleil!  
 Ainsi leur vie allait sale et désespérée;  
 Mais, un jour qu'en leur cœur la chasteté rentrée,

Plus humbles, rappelant les efforts commencés,  
 Les avait fait rougir des plaisirs insensés;  
 Qu'ils s'étaient repentis avec tristesse et larmes,  
 Résolus désormais de veiller sur leurs armes;  
 Qu'à tout hasard leur âme avait longtemps crié:  
 Crie vers toi, Seigneur! et qu'ils avaient prié:  
 Ce jour, ou quelque jour à celui là semblable,  
 Quand le pauvre contrit, près des flots, sur le sable,  
 S'agitait à grands pas, ou, tâchant d'oublier,  
 Comptait dans un jardin les feuilles d'un figuier:  
 Tout à coup une voix, on ne sait d'où venue,  
 Que la vague apportait ou que jetait la nue,  
 Lui disait: "Prends et lis." Et le livre entr'ouvert  
 Était là, comme on voit la colombe au désert;  
 Ou c'était un buisson qui prenait la parole,  
 Ou c'était un vieillard avec une auréole,  
 Qui d'un mot apaisait les cœurs irrésolus,  
 Et qui disparaissait, et qu'on n'oubliait plus.

Et moi, comme eux, Seigneur, je m'écrie et t'implore;  
 Et nul signe d'en haut ne me répond encore.  
 Comme eux, j'erre incertain, en proie aux sens fougueux,  
 Cherchant la vérité; mais plus coupable qu'eux;  
 Car je l'avais, Seigneur, cette vérité sainte:  
 Nourri de ta parole, élevé dans l'enceinte  
 Où croissent sous ton œil tes enfants rassemblés,  
 Mes plus jeunes désirs furent par toi réglés;  
 Ton souffle de mon cœur purifia l'asile,  
 Tu le mis sur l'autel comme un vase fragile,  
 Et, les grands jours, au bruit des concerts frémissants,  
 Tu l'emplissais de fleurs, de parfums et d'encens.  
 Tu m'aimais entre tous, et ces dons qu'on désire,  
 Ce pouvoir inconnu qu'on accorde à la lyre,  
 Cet art mystérieux de charmer par la voix,  
 Si l'on dit que je l'ai, Seigneur, je te le dois.  
 Tu m'avais animé pour chanter tes merveilles,  
 Comme le rossignol qui chante quand tu veilles.

Qu'ai-je fait de tes dons?... J'ai blasphémé, j'ai fui;  
 Au camp du Philistin la lampe sainte a lui;  
 L'orgue impie a chanté l'air divin qui l'inspire,  
 Et le pavé du temple a parlé pour maudire.  
 Grâce! j'ai trop péché: tout fier de ma raison,  
 Plus ivre qu'un esclave échappé de prison,  
 J'ai rougi, j'ai menti des tiens et de toi-même,  
 Et de moi; j'ai juré que j'étais sans baptême;  
 J'ai tenté bien des cœurs à de mauvais combats;  
 Lorsque passait un mort je ne m'inclinai pas.

Tu m'as puni, Seigneur... Un jour qu'à l'ordinaire,  
 Sans pudeur outrageant ta harpe et ton tonnerre,